

Le pessimisme de Philip K. Dick (Serge Muscat)

D'après sa brève biographie, Philip K. Dick a eu une vie tumultueuse. Instable sentimentalement, il ne réussit pas à vivre avec une seule et unique femme. Toutefois, à l'heure où l'on parle de réalités virtuelles, il soulève des questions essentielles – ayant été très en avance sur son époque – et reste un prodigieux visionnaire.

En 1953, le cinéma est dépassé par la télévision. Peu de temps après, en 1955, la presse subit le même choc. De nombreux magazines disparaissent avec l'avènement de la télévision, ce mal du XX^e siècle. De fait, Philip K. Dick ne peut plus vivre de ses écrits composés essentiellement de nouvelles. Il se lance alors dans la rédaction d'une série de romans dont certains ont été adaptés au cinéma avec succès.

La science-fiction est au départ un univers de bricoleurs, comme le dit Jacques Goimard. Elle se développe durant les débuts de l'ère technologique. Au cours de ces années, la technique n'a pas atteint le stade où elle en est aujourd'hui. C'est l'époque des premiers satellites artificiels et de la guerre froide. La S.F. est lue par les plus grands dirigeants et les hommes de pouvoir. Ses écrivains majeurs, dont Philip K. Dick, sont souvent des hommes brillants pour leurs qualités scientifiques et de prospective.

Le mirage du transhumanisme

Philip K. Dick a produit une œuvre importante. En dehors de ses romans qui ont eu moins de succès que ses nouvelles, l'auteur pose un regard sceptique sur les progrès de l'humanité. À une époque où n'existaient pas encore les développements de l'informatique actuelle, Philip K. Dick pose les grands

problèmes de la société et de son devenir. Lucide, il l'est incontestablement ; comme il possède une avance considérable sur son temps. Aussi, avant que n'apparaisse la problématique complexe de la génomique, il envisage dans *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?*, adapté au cinéma sous le titre *Blade Runner*, ce que sera la post-humanité, soit l'homme augmenté : le courant du transhumanisme. Que sera l'homme augmenté ? De ce point de vue, Philip K. Dick reste très pessimiste sur les capacités de l'homme à produire de la technique. Cette idée n'est pas spécifique à cet auteur, bien qu'elle soit très prononcée chez lui ; on la retrouve dans tout un courant de la littérature américaine de science-fiction. Les auteurs américains connaissent bien les difficultés que pose la technique. Malgré les progrès réalisés en la matière, ils témoignent d'un certain doute quant à son évolution. Philip K. Dick demeure la figure emblématique de ce doute à l'égard de la techno-science, susceptible de se retourner contre l'homme.

Dans l'adaptation cinématographique de *Blade Runner*, les androïdes ont une durée de vie limitée. Ainsi, en dépit des progrès techniques, existe toujours la question de la finitude. Tout a un terme, aussi bien l'homme que ses créations techniques. Tout meurt. Et c'est cette lutte pour la vie qui sera le thème central de l'histoire. Même lorsque le personnage principal tombe amoureux d'une androïde, il est à nouveau question de la durée de vie. Tous les autres androïdes meurent : elle seule semble vivre plus longtemps. La vie triomphe de la mort dans l'amour. C'est bien là ce qui ressort de cette narration où chacun lutte pour vivre plus longtemps.

Les histoires sentimentales n'occupent pas une place prédominante chez Philip K. Dick. Dans ses nouvelles, le côté absurde du progrès technique prend le pas sur tout le reste. Une sorte de phobie technologique caractérise ses écrits de ce nouvelliste et romancier. C'est dans une atmosphère de catastrophe technique, sans le moindre optimisme sur cette voie pour l'humanité, que l'écrivain déroule ses histoires qui pourraient faire peur à de nombreux

partisans du transhumanisme – qui imaginent un homme peut-être un jour immortel. Car même si nous arrivions à ce stade, une quantité impressionnante de problèmes reste sans réponse.

Transférer les informations du cerveau sur une machine informatique afin de prolonger la conscience ne donnera pas plus d'humain qu'un simple ordinateur. La société Google se berce d'illusions quant à la possibilité de l'homme augmenté. Un homme restera toujours un homme parce qu'il a un corps biologique. Une machine sans corps ne peut en aucun cas être un humain. Le corps participe aussi bien à l'intelligence de l'homme que son cerveau ; les prothèses électromécaniques restent incapables de reproduire l'essence de l'homme. C'est ce qu'a bien compris Philip K. Dick lorsqu'il nous dépeint un futur très avancé. L'homme n'a pas d'autre issue que la biologie : la mécanique, aussi sophistiquée soit-elle, fera perdre la spécificité humaine. L'avenir sera biologique ou ne sera pas. Toute mécanique est impropre à se régénérer. Seul le vivant possède cette faculté – du reste bien mystérieuse – avec ses cellules biochimiques. Aussi est-ce la caractéristique des androïdes dans *Blade Runner*. Il n'y est aucunement question de mécanique pilotée par de l'électronique. Avec cette intuition, l'auteur a vu juste. Biologie de synthèse imparfaite, elle a néanmoins le mérite de fonctionner et même d'éprouver des sentiments. C'est là le seul chemin possible pour l'espèce humaine.

Le Double et l'Autre

Il y a toujours chez Philip K. Dick le soupçon qu'un humain soit en fait une machine. Dans *Le Père truqué*, nous voyons un enfant qui découvre que son père n'est en fait pas son père, mais une sorte d'androïde qui le remplace sans que sa mère s'en aperçoive. Chez cet écrivain, il y a souvent « substitution » des personnages humains par des non-humains. Cette pensée le hante, dans une sorte de leitmotiv que l'on retrouve dans de nombreux textes. Dans *Colonie*, une

étrange forme de vie s'empare des humains tout en étant capable d'un parfait mimétisme. À la fin de la nouvelle, « la forme de vie » imite le vaisseau qui doit venir les chercher. Tous les hommes montent à bord de l'engin qui est en fait sa reproduction parfaite par la forme de vie étrangère, celle-ci engloutissant alors tous les passagers.

Pour l'auteur, la vie extraterrestre est forcément nuisible à l'homme. Pas un seul instant il ne lui vient à l'esprit qu'une espèce supérieure pourrait être bienveillante. C'est d'ailleurs une spécificité de la science-fiction américaine, où règne la binarité entre le « bien » et le « mal ». De plus, la culture protestante a eu tendance à influencer les récits dans la science-fiction américaine, alors que dans la science-fiction soviétique, où la croyance religieuse n'est pas du même ordre, l'impact sur les narrations est totalement différent. On n'y retrouve pas les contradictions qui subsistent dans la S.F. américaine.

La guerre et l'enfermement

La défiance de Philip K. Dick à l'égard des machines est totale. Pour lui, il est presque certain que l'homme sera dominé par les machines. Sa vision du futur est manichéenne et ne possède pas de nuances quant au potentiel humain. La machine finit toujours par prendre le pouvoir sur l'homme. Il n'y a pas cet optimisme que l'on trouve par exemple chez Jules Verne, où la technique est parfaitement domestiquée pour servir l'homme sans se retourner contre lui ; même si certains romans de Verne se terminent de façon tragique, la technique ne trahit pas l'homme, c'est plutôt l'homme qui devient désespéré. Ce n'est pas le cas avec Philip K. Dick. La science-fiction européenne et française reste globalement plus optimiste que son homologue américaine. La « catastrophe » y est moins présente. Ce sont les premiers constructeurs de la technique elle-même qui doutent de ses potentialités. C'est parce que les Américains connaissent parfaitement les limites de ce qu'ils fabriquent qu'ils

envisagent la catastrophe comme tout à fait plausible. On ne se méfie que de ce que l'on connaît vraiment. Philip K. Dick, dans une période de conflit entre les deux blocs russe et américain, considère la technique comme un moyen de faire la guerre et de s'autodétruire. Aussi peut-on comprendre son pessimisme à l'égard de la techno-science dans le climat de la guerre mondiale.

Il est à remarquer que la plupart de ses textes se déroulent dans un univers militaire. Il y a peu de récits où les personnages sont ceux de la vie civile. Le monde militaire est le lieu de prédilection de la S.F. américaine. La technologie y est avant tout utilisée à des fins belliqueuses. Le genre de la science-fiction a également été fortement influencé par la grande période d'observations d'OVNI, tant aux Etats-Unis que dans le reste du monde (comme par exemple en Belgique). La S.F. est donc apparue à la faveur d'un assemblage de faits sociaux et culturels qui ont fait qu'elle « devait » naître et se développer. D'autre part, elle a servi de sonnette d'alarme pour nous faire entrevoir des voies qui demeurent sans issue. Dans l'adaptation cinématographique de la nouvelle de Philip K. Dick *Rapport minoritaire* (*The Minority Report*), le personnage principal vit dans une société qui voudrait réduire le nombre de crimes en les « prévoyant ». L'histoire nous montre la défaillance d'une telle société où personne n'est à l'abri d'une erreur. Cela fait partie des préoccupations constantes des auteurs américains, pour lesquels la liberté côtoie l'enfermement dans une contradiction insoluble. Et l'auteur n'échappe pas à cette contradiction dans sa nouvelle adaptée au cinéma. Le pays de la liberté est en même temps celui où l'on va le plus en prison et où il n'y a que très peu de « démarches préventives ». Tout y est axé sur la « sanction » – du reste, de nombreux innocents sont jetés en prison et parfois exécutés.

Ce paradoxe américain, que l'on retrouve dans sa littérature de genre, s'avère très présent dans l'œuvre visionnaire et cauchemardesque de Philip K. Dick.

© Serge Muscat – Juillet 2016.